

## L'orgueil de la lanterne

Robert Louis Stevenson, *Fables*, traduit de l'anglais par Pierre-Alain Gendre, Bibliothèque étrangère Rivages, 1990, 102 pages

Robert Louis Stevenson, *Ceux de Falesa*, édition établie et présentée par Michel Le Bris, La Table ronde, 1990, 231 pages

Robert Louis Stevenson, *La Magicienne*, traduit de l'anglais par Patrice Repusseau, Bibliothèque étrangère Rivages, 1991, 83 pages

Marie-Andrée Lamontagne

---

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60562ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1991). Compte rendu de [L'orgueil de la lanterne / Robert Louis Stevenson, *Fables*, traduit de l'anglais par Pierre-Alain Gendre, Bibliothèque étrangère Rivages, 1990, 102 pages / Robert Louis Stevenson, *Ceux de Falesa*, édition établie et présentée par Michel Le Bris, La Table ronde, 1990, 231 pages / Robert Louis Stevenson, *La Magicienne*, traduit de l'anglais par Patrice Repusseau, Bibliothèque étrangère Rivages, 1991, 83 pages]. *Liberté*, 33(4-5), 239–244.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

## LIRE EN TRADUCTION

---

---

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

### L'ORGUEIL DE LA LANTERNE

*Robert Louis Stevenson, Fables, traduit de l'anglais par Pierre-Alain Gendre, Bibliothèque étrangère Rivages, 1990, 102 pages;*

*Ceux de Falesa, édition établie et présentée par Michel Le Bris, La Table ronde, 1990, 231 pages;*

*La Magicienne, traduit de l'anglais par Patrice Repusseau, Bibliothèque étrangère Rivages, 1991, 83 pages.*

Voilà que l'auteur s'accorde un petit repos. Il pose sa plume, croise les mains derrière la tête. Il rêve à Dieu sait quoi sans se douter de la vitalité de ses personnages qui se mettent à exister tout seuls. L'auteur, c'est Robert Louis Stevenson. Les personnages sortent tout droit de *L'Île au trésor*. Ce jour-là donc, Long John Silver et le capitaine Smollet décident de fumer une petite pipe à l'écart en attendant la suite des événements.

D'abord, ils discutent des goûts de leur créateur.

«Son personnage préféré, c'est moi», affirme Silver.

— Peut-être, mais c'est moi qu'il respecte le plus, rétorque le capitaine.

Et puis, de philosophie et de métaphysique. Dans une histoire, le mal est-il nécessaire pour montrer le bien? Des créatures comme nous ont-elles une autre existence en dehors des feuillets (il semble que oui)? Où est le bien? «Ce qui est bon doit aussi être utile — enfin à peu près», conclut le capitaine.

Diable de Stevenson à qui les romans, les nouvelles, les récits de voyage, les essais et la poésie ne suffisent pas! De façon régulière, tout au long de sa vie, entre les voyages qu'il fait dans des conditions éprouvantes, les maladies et les tracasseries des éditeurs anglais, Stevenson écrit des fables — si lourdes de signification qu'il est impossible d'y voir un simple divertissement. À vrai dire, Stevenson regroupe sous le nom de fables plusieurs petites choses:

1) des historiettes à l'humour piquant;

Le premier lieutenant annonce au capitaine que le navire est en train de sombrer. «C'est très bien, Monsieur Spoker, répondit le capitaine, mais ce n'est pas une raison pour vous promener à moitié rasé [...] aux yeux du philosophe, notre situation n'a pas changé. Si vraiment le navire doit sombrer, on peut affirmer qu'il n'a pas cessé de le faire depuis qu'il fut mis à la mer.»

2) des contes philosophiques mêlés de critique sociale;

3) des scènes de genre;

4) des syllogismes vertigineux;

— *Honte à toi, dit la grenouille. Lorsque j'étais un têtard, je n'avais pas de queue.*

— *C'est bien ce que je pensais, dit le têtard. Tu n'as jamais été un têtard.*

5) des allégories religieuses, comme «L'horloger», censé parler de Dieu et de la Création (ici, une carafe d'eau posée sur la table), mais qui se termine en farce avec ce qu'on devine être une bonne diarrhée. Ou encore «La peinture jaune»: s'il faut en croire le médecin, un remède assuré contre «les embûches de la vie, les chaînes du péché et la crainte de la mort».

6) les contes traditionnels avec roi, princesse à épouser, épreuves et amoureux à l'avenant;

Celui qui trouvera la pierre de touche épousera la princesse. L'aîné court le monde, tandis que le cadet, suivant

le conseil de son père, reste au palais et découvre un petit miroir: la pierre de touche, lui dit-on. Des années plus tard, l'aîné, qui a appris la relativité des choses, revient au palais, la besace pleine de pierres de touche. Le cadet le prend de haut: «Il te sied mal, toi l'errant, le vagabond, de mettre en doute ma justice et celle du roi mon père: nous sommes des sédentaires et respectés dans le pays.»

Ces propos, Stevenson, qui s'embarquait pour les îles Samoa le 22 juin 1888, aurait fort bien pu les retourner contre lui. On dit que là-bas Stevenson fut un Blanc d'une espèce particulière, que, loin de mépriser les habitants, il prenait au contraire leur parti quand quelque fat anglais se mêlait de gouverner l'île à sa convenance, et que Stevenson a si bien fait qu'il a coupé le «pont d'or» tendu par le *Sun* de New York et le *Black and White* de Londres: 15 000 dollars (100 000 dollars aujourd'hui) pour des lettres de voyage. De quoi parle Stevenson dans ces lettres qui ne ressemblent guère à des lettres, au point d'effrayer les deux journaux qui arrêtent l'affaire? Il est question du *ridi* que portent les polynésiennes, par ailleurs très chastes. De bigamie. D'anthropophagie. Et, aussi, de mariages bidon que des trafiquants en mal d'épouse improvisent à l'aide de la première bible venue (une édition pirate d'un livre de Stevenson aurait même servi à cet usage). Les femmes sont presque toujours des fillettes de treize ans. Le contrat de mariage est valide pour une nuit.

*Ceux de Falesa* s'ouvre sur une cérémonie de ce genre. John Wiltshire débarque à Falesa pour y installer un comptoir commercial. Il fait la connaissance de Case qui l'a précédé dans l'île et veut l'aider à régler tous les détails que suppose l'installation en Polynésie, y compris à trouver une épouse et à organiser la cérémonie que l'on sait.

Le mariage de Wiltshire n'est qu'un épisode dans un récit particulièrement enlevé. Case est le vilain qui profite des superstitions locales pour maintenir son autorité et assurer l'avenir de son commerce. Il s'est débarrassé du pré-



décèsseur de Wiltshire et, sous des dehors aimables, se prépare à en faire autant avec lui. La réussite de Stevenson est d'avoir écrit l'histoire à la première personne et de l'avoir mise dans la bouche de Wiltshire, un être plutôt fruste (il confond harpes tyroliennes et éoliennes), assez honnête (à la première occasion, il fait venir un missionnaire pour régulariser sa situation matrimoniale) mais pas trop (ses balances sont truquées, comme il se doit). Et puis, Wiltshire ne perd jamais de vue la raison de sa présence dans le Pacifique. Au jeune chef Maea qui lui offre son amitié, il répond gaiement: «Sûrement pas! Pas de ces simagrées avec moi! Je suis venu ici pour trafiquer, pas pour me faire des amis.»

Au bout du compte et non sans mal, le méchant est puni. Une fois sa fortune faite, Wiltshire avait songé un moment à s'établir en Angleterre. Il se ravise et, sur le peron de la maison de Falesa, il fume une pipe en songeant à ses métisses de filles: «Je le sais aussi bien que vous et personne ne pense moins de bien des métis que moi. Mais ce sont mes filles, voyez-vous, et presque tout ce que j'aime au monde: je ne peux pas me faire à l'idée de les voir partir avec des canaques et j'aimerais bien savoir où je pourrais leur trouver des Blancs.»

Tout bon bougre qu'il soit, le personnage de Wiltshire — comme celui de Case et des autres Blancs — est révélateur des méfaits de la présence occidentale en Polynésie. Stevenson n'a pas cédé pour autant à la tentation morale et il faut lire *Ceux de Falesa* pour ce qu'il est: un récit d'aventures, à la différence que l'exotisme n'en est pas le piment. Il y a bien un bateau qui arrive d'Angleterre, un Wiltshire ébahi qui en descend mais, comme il s'adapte très vite à sa nouvelle existence, l'exotisme s'estompe, se mêle au réalisme du récit de telle manière que Falesa ne peut appartenir à quelque «paradis des îles» que le lecteur de William Beckford, de Daniel Defoe ou de Joseph Conrad aurait imaginé de toutes pièces.

Emballé par son histoire, qui lui a coûté beaucoup de peine, Stevenson voulait qu'elle soit publiée à part, montrant bien par là la nature particulière de son inspiration. Ses «amis» restés en Angleterre, ceux qui, comme le fait remarquer Michel Le Bris, «pour avoir aidé ses premiers pas, s'estimaient des droits sur lui», en ont décidé autrement. Dans l'Angleterre de Victoria, *Ceux de Falesa* paraît dans une version tronquée, expurgée, adoucie, à l'intérieur d'un recueil au titre sirupeux: *Island Night Entertainment*.

Ainsi qu'en témoignent ses essais critiques\*, Stevenson s'est préoccupé de la propriété intellectuelle à une époque où, précisément, la révolution industrielle venait bouleverser la situation de l'auteur. Parce que ce dernier pouvait songer à vivre de sa plume, il ne pouvait plus ignorer la présence de cette hydre mouvante, capricieuse et insaisissable appelée le public. Les éditeurs, en tout cas, ne l'ignoraient plus et, de nos jours, y pensent tout le temps.

Stevenson a protesté: «J'interdis que l'édition en volume de cette histoire s'intitule *Uma* [...]. J'interdis que le contrat de mariage soit omis.» Mais que faire? Le Pacifique est loin et Edmund Ross, un des «amis» de l'Angleterre, l'avait prévenu: «Trois milles autour de Charing Cross, voilà où se respire le bon air littéraire.»

La réponse de Stevenson, on la trouvera peut-être dans «Les porteurs de lanterne», un essai remarquable, qui montre bien les qualités critiques qui ont fait de Stevenson l'interlocuteur d'Henry James. Une coutume écossaise veut qu'à une certaine époque de l'année les jeunes gens sortent la nuit, par tous les temps, une lanterne cachée sous le manteau. Les garçons se rencontrent sur les chemins avec des mines de conspirateurs: «Tu l'as? — Oui, je l'ai», et repartent, remplis de fierté. Aux yeux de tous, ils sont des misérables, trempés par la pluie et grelottants. Mais aux yeux

---

\* *Essais sur l'art de la fiction*, La Table Ronde, 1988.

affectueux de Stevenson, ils deviennent de grands nigauds que rend heureux la présence secrète d'une lanterne sous leur manteau.

En cela, les porteurs de lanterne rappellent le gentleman de la nouvelle *La Magicienne*. Ayant perdu au jeu, Hatfield en est réduit à demander l'aumône à Miss Croft, une jeune femme belle, riche et indépendante. Le héros est romantique. Il rougit en avouant son amour (sincère), met son sort entre les mains de la belle et, quand elle disparaît, il est peut-être plus heureux qu'il n'ose l'avouer: le voilà libre de rêver.